

niste à quelques mètres de l'orifice. Il se fait aider par un homme qui dévide le câble et est chargé d'en régler le débit sur celui de la corde. L'explorateur, soutenu par son escarpolette et simultanément par l'échelle de corde le long de laquelle il descend, disparaît lentement... Il devient bientôt impossible de distinguer ses paroles, à cause de la résonance du puits et de la profondeur.

Approchez-vous du téléphoniste ; vous entendrez sa conversation avec son interlocuteur invisible, à la grande stupéfaction des curieux qui font le cercle.

« Allo ! Allo ! — Qu'y a-t-il ? — Halte ! Je n'y vois plus clair, j'allume ma bougie. — Compris, j'attends vos ordres. — Lâchez, le puits est large, tout va bien. Plus vite ! — Prenez garde à l'acide carbonique. — Pas de danger. La bougie brûle, et je respire très bien. — A quelle profondeur êtes-vous ? — Je suis au bout de la 3^e échelle ; 60 mètres, je crois. — Quelle est l'indication du baromètre ? — Je ne peux pas le consulter. Halte ! Faites donc attention ; je reçois une grêle de pierres sur la tête. — C'est le chien du propriétaire du trou (!) qui se promène trop près du bord. Ici, Médor ! — Mais chassez-le donc ! » (Expulsion du chien.) — Cinq minutes de silence ; la descente continue. « Allo ! Allo ! — Halte ! je viens d'éteindre ma bougie. — Tâchez de ne pas brûler les cordes. — Impossible, elles sont mouillées par l'eau de suintement. — Quelle température ? — 7 degrés et demi seulement. Pourtant je n'ai pas froid. Lâchez doucement ; j'arrive à une très mauvaise passe. La section se rétrécit, et l'échelle est en tire-bouchon. Je ne sais si le bateau pourra passer. — Est-ce qu'on entend l'eau ? — Oui, un léger bruit de torrent. Tenez bon. Je suis obligé de tirer ici tout ce qu'il y a d'échelles au-dessous de moi, parce que tout est embrouillé. — Compris. » — Dix minutes de silence. Une forte secousse : c'est l'échelle que l'explorateur vient de rejeter dans le vide après en avoir soigneusement démêlé l'entortillage compliqué. — « Ça y est. Lâchez... Je suis à 75 mètres. J'ai franchi le passage étroit. Si notre sondage est exact, je n'ai plus que 25 mètres à parcourir. Je vais me reposer un instant sur l'échelon. — Est-ce curieux ? — Je n'en sais rien ; c'est tout noir autour de moi. J'allume du magnésium. Le puits est ici en forme de bouteille. L'eau tombe de tous les côtés, je suis trempé. — Etes-vous reposé ? — Oui, en route ! — M. le Maire vient d'arriver ; il me charge de vous présenter ses compliments. — Merci. Présentez-lui mes devoirs et demandez-lui s'il veut descendre. — Il apporte une dépêche pour vous. — Ouvrez-la et dites-moi ce que c'est. — C'est de votre famille : tout le monde va bien. — Parfait ; lâchez ! lâchez plus vite... Hé bien, vous m'arrêtez ? Je ne descends plus ; qu'y a-t-il ? — Mais nous filons toujours la corde. — Halte ! La corde doit être pincée en quelque endroit. Le brin que vous filez descend seul. Tirez vite. » — Émotion ; la corde est coincée, probablement, puisqu'il devient impossible, après l'avoir tirée de 10 mètres, de la faire monter davantage. Au bout de vingt minutes, tout s'arrange : l'explorateur est remonté par l'échelle jusqu'au passage étroit, sans le secours de la corde de sûreté, et a réparé l'accident. La corde était prise dans une fente du rocher. « Allo ! Allo ! Je vais continuer la descente, et atteindre le fond en une fois, j'espère. Lâchez... »

Mais tout à coup la communication est rompue : le téléphone transmet encore un bout de phrase nasillard et incompréhensible, puis plus rien. On arrête la manœuvre et procède à des appels de trompe. On vérifie le poste téléphonique d'en haut. Les fils sont bien en place. Qu'est-il arrivé en bas ? Le câble de cuivre est-il cassé ? A-t-on filé la corde de l'explorateur plus vite que le câble du téléphone, et arraché ainsi l'un à l'autre ? Serait-ce un évanouissement, une chute, l'acide carbonique ? J'avoue que ces quelques